

80 N° 4 1958

Dimensions nouvelles de la paroisse urbaine

Fr. HOUTART

p. 384 - 394

<https://www.nrt.be/en/articles/dimensions-nouvelles-de-la-paroisse-urbaine-1962>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Dimensions nouvelles de la paroisse urbaine

Il y a bien longtemps qu'on parle des nouvelles dimensions de la paroisse. Est-il encore possible de dire quelque chose de neuf à ce sujet? La question a été abordée par de nombreux biais : social, économique, apostolique, missionnaire, liturgique. La paroisse est en effet une réalité complexe et multiple. Ses rôles et ses fonctions sont nombreux et ils ont tellement évolué depuis quelques décennies. L'objet de cet exposé n'est pas de dire du neuf, mais simplement de reprendre le problème sous un jour sociologique et de lui donner peut-être, bien sommairement encore, une lumière un peu différente.

I. LA PAROISSE EST UN FAIT SOCIAL

Il ne sera pas nécessaire de développer très longuement cette affirmation. Il existe un fait social chaque fois qu'il y a des relations entre les hommes. L'origine de la paroisse est l'existence d'un groupe de personnes, partageant les mêmes convictions et s'organisant autour de valeurs religieuses bien définies. Au début de l'Eglise la paroisse n'existait pas comme telle. Elle est née de la vie même du groupe religieux et de sa situation dans le contexte social humain. Il ne faut jamais oublier que la paroisse est une forme sociale de la vie religieuse. Elle est en dépendance directe de la réalité sociale. Elle n'est même qu'une forme sociale, c'est-à-dire qu'elle n'a pas reçu de consécration divine, comme, par exemple, le principe de la hiérarchie tel qu'il existe dans l'Eglise. Il appartient donc à l'Eglise elle-même d'en transformer les caractéristiques et de les adapter aux circonstances diverses. Cela n'enlève d'ailleurs rien à sa valeur en tant qu'instrument de pastorale.

Puisque la paroisse est un fait social, il est intéressant de se demander comment et dans quelles circonstances elle est née. On peut distinguer trois causes principales. Tout d'abord le groupe religieux en se développant et en se multipliant a progressivement défini ses formes sociales. Au début tout cela ne demandait pas d'organisation ni de législation, mais avec l'extension de l'Eglise ces aspects de l'existence de tout groupe social s'avèrent indispensables. Des formes sociales se précisèrent dans le domaine de la liturgie (assemblée du culte), les rencontres entre chrétiens, l'entr'aide mutuelle (exercice de la charité).

Par ailleurs le but même de l'Eglise exigeait des formes sociales. Il fallait d'abord assurer que les valeurs religieuses soient conservées dans les membres et soient ensuite transmises, soit aux enfants,

soit aux non-chrétiens. En dehors des besoins de la vie du groupe, le dynamisme même de son but exigeait une forme communautaire.

Finalement l'état de la société dans laquelle l'Eglise s'est développée a commandé le type de ses formes sociales. L'organisation de l'empire romain et ses divisions administratives ont servi de base à l'organisation ecclésiastique. La paroisse est née dans un contexte social bien déterminé et son évolution, qu'il serait trop long de suivre ici, montre bien combien elle a suivi les changements de la société.

La combinaison de ces trois facteurs a permis, à la fin du premier millénaire, de cristalliser en une institution un des aspects de base de la pastorale de l'Eglise. La paroisse était née officiellement, après avoir en fait existé depuis fort longtemps.

Une institution a toujours un aspect avantageux et un aspect défavorable. Elle offre un cadre et une fixation indispensables à la vie sociale. Sans institutions les formes sociales restent embryonnaires et la vie d'un groupe au stade élémentaire. Par ailleurs, il existe toujours un risque d'un certain fixisme et une difficulté souvent très grande d'adaptation à la réalité. C'est un fait social que les institutions ont toujours un certain retard sur la vie.

II. LA PAROISSE

EST EN ETROITE DEPENDANCE DE L'EVOLUTION SOCIALE

Etant une forme sociale elle-même et toute forme sociale dépendant du contexte humain et de son évolution, il n'est pas très difficile de conclure que la paroisse elle aussi possède un lien très étroit avec les transformations de la société. Il est plus délicat de découvrir quelles sont ces relations et comment elles influent sur le type d'action pastorale ou sur les adaptations institutionnelles.

Devant quelle réalité sociale nous trouvons-nous aujourd'hui? Nous voudrions seulement souligner deux aspects, mais qui nous paraissent essentiels pour l'action pastorale.

Le premier a déjà été développé à plusieurs reprises¹ et il sera seulement évoqué. Il s'agit de la double dimension de la réalité sociale : le plan géographique et le plan fonctionnel. L'homme vivant dans notre société industrielle (de type secondaire : activités de transformation, ou de type tertiaire : activités de services et d'administration) est tributaire de ces deux dimensions. En Belgique, vu la densité de la population et celle du réseau des transports, l'ensemble du pays répond à cette problématique, même dans la plupart des régions rurales.

La dimension géographique est celle du village ou du voisinage. Les relations qui s'établissent dépendent essentiellement de la proxi-

1. Voir Fr. Houtart, *L'Eglise et la Pastorale des Grandes Villes*, Bruxelles, La Pensée catholique, 1955.

mité. Par contre sur le plan fonctionnel, les relations interhumaines se nouent en raison même de l'accomplissement d'une fonction semblable : travail, étude, loisir, etc.

La différenciation entre les deux dimensions est le résultat de la société industrielle. Précédemment elle n'était pas aussi accentuée. La spécialisation des fonctions humaines et sociales en est la cause. Le milieu géographique a explosé et une multitude de milieux fonctionnels sont nés. Une réalité beaucoup plus dynamique a fait son apparition dans la société. Il en est résulté non seulement un aspect fonctionnel de la vie humaine, mais aussi des milieux, des institutions, des mentalités, des cultures de type fonctionnel.

S'il fallait donner un signe seulement de cette réalité, il ne serait pas difficile de choisir la mobilité journalière. Au Brabant Wallon en 1947, plus de 12.000 personnes se déplaçaient journellement vers Bruxelles. A cette même époque plus de 60.000 personnes quittaient la province de Flandre Occidentale, soit chaque jour vers les centres d'activité, soit saisonnièrement. Or ces chiffres n'ont fait qu'augmenter depuis. Ce phénomène se retrouve dans tous les pays industrialisés.

Un deuxième fait à signaler et qui commence seulement à être étudié de façon systématique en sociologie est l'existence de milieux socio-culturels très différents. Le mot culture est employé ici dans un sens très complet. Il signifie l'ensemble des valeurs, des caractéristiques sociales, de la mentalité, des institutions d'un groupe social ou ethnique.

Il est facile de comprendre que des races diverses ou des peuples différents possèdent des cultures également diversifiées. L'action apostolique missionnaire met actuellement l'accent sur cet aspect de la pastorale dans les pays de nouvelle chrétienté. Il est plus difficile de se rendre compte que le même problème se pose à l'intérieur d'une même race, d'une même langue, d'un même milieu géographique. Or les conséquences pastorales de ce fait social sont immenses. Un des secrets de la réussite de l'implantation de l'Eglise aux Etats-Unis a été précisément l'adaptation pastorale aux divers milieux socio-culturels formés par les groupes d'immigrants dans les grandes villes.

En quoi consiste un milieu socio-culturel, sur quoi repose-t-il, comment s'exprime-t-il? L'essentiel de l'expression culturelle se retrouve dans les échelles de valeur du groupe. En langage ordinaire on dira volontiers la mentalité. Tous nous savons que l'attitude mentale d'un ouvrier est différente de celle d'un bourgeois ou d'un commerçant. Cela veut dire que ses réactions spontanées devant une série de faits ou d'opinions seront bien spécifiques. En d'autres mots, l'échelle de valeur sur laquelle il base ses jugements est autre que celle sur laquelle se basent des personnes ayant une autre fonction dans la société.

Or ces échelles de valeurs sont elles-mêmes fort complexes. Elles existent sur le plan des relations sociales, sur celui des activités humaines, sur la valeur du travail, sur les types de loisirs, mais aussi sur le plan moral (évaluations diverses des vertus morales), et même spirituel et religieux (expressions religieuses). Nous voilà confrontés avec des mondes vraiment différents.

En effet, les échelles de valeur qui constituent le fond de la culture des hommes, s'expriment en un certain nombre de représentations et de types. Ce qui dira quelque chose aux uns, ne dira rien aux autres. Ce qui pour les uns sera la personnification de la vertu, du courage, de l'idéal à poursuivre, ne le sera pas pour les autres. Il n'y a pas jusqu'au vocabulaire utilisé qui ne soit particulier. Certains mots ont une résonance pour les uns et aucune pour les autres. Il arrive que les mêmes mots soient utilisés dans des sens divers.

Il en résulte des motivations variées. La raison de penser de telle façon et surtout d'agir de telle manière sera toute différente selon les milieux socio-culturels. N'y a-t-il pas déjà variation des motifs d'agir entre des personnes d'un même milieu, mais de génération différente? Les valeurs du milieu bourgeois du début du siècle ne sont plus celles des jeunes de ce milieu aujourd'hui. Disons qu'au moins elles connaissent une expression nouvelle. A plus forte raison est-ce vrai lorsqu'il s'agit de milieux sociaux séparés par tant d'aspects de la vie.

Finalement il faut signaler la contrainte sociale exercée par le milieu socio-culturel. Cette contrainte s'exerce non par des lois bien exprimées, comme celles d'un Etat ou d'une société, mais par une série de mécanismes sociaux très complexes. Il s'agira d'une approbation ou d'une désapprobation, sentiments eux-mêmes exprimés de mille façons. Un policier de la route me disait dernièrement : « J'ai été ouvrier pendant 3 ans, mon père est ouvrier, vous comprenez bien que je ne ferai jamais d'ennuis à un ouvrier ».

Il exprimait par là un jugement de valeur bien propre à son milieu et aussi une loi non-écrite (lui qui doit faire respecter la loi écrite), mais qui lui semblait avoir une valeur plus forte encore que n'importe quel règlement. Or nous savons tous qu'une loi n'est efficace qu'en fonction de sa valeur de contrainte.

Le contrôle social, qui assure la cohérence de tous les milieux socio-culturels, joue un rôle essentiel dans la vie sociale. Il a des conséquences très profondes dans la vie religieuse, ou du moins dans les expressions sociales de cette vie religieuse. Au village la contrainte sociale est forte. La paroisse de nos villages wallons est une des institutions qui exerce ce contrôle. C'est pourquoi on y constate, par exemple, un taux de pratique religieuse supérieur à celui des votes en faveur des partis chrétiens. La paroisse nationale aux Etats-Unis, en assurant le rôle culturel auquel il a déjà été fait allusion,

fut aussi un des organes importants du contrôle social², et par conséquent modela une grande partie des motivations, des échelles de valeur et des mentalités de la masse ouvrière américaine.

Par contre, pour des motifs complexes qu'il n'est pas nécessaire d'évoquer ici, la contrainte sociale joue en sens opposé aux expressions religieuses du catholicisme dans la classe ouvrière européenne. N'est-ce pas ce qu'exprimait ce mineur en répondant aux enquêteurs effectuant le travail de recherche sur la mentalité religieuse des ouvriers de la grosse industrie de Wallonie : « Mon père a été enterré civilement, vous comprenez, il était mineur³ ».

Il nous reste maintenant à voir comment naissent et où s'acquièrent ces mentalités, ces échelles de valeur, en un mot ces cultures. Sans doute ne faut-il rien simplifier. Leur naissance est le résultat de processus sociaux complexes et multiples. Il est cependant permis de donner quelques indications.

Dans la société industrielle et urbaine d'aujourd'hui l'origine d'une grande partie des milieux socio-culturels se trouve dans les milieux fonctionnels. C'est la spécialisation des fonctions économiques qui a provoqué la diversité des classes sociales.

Le niveau d'éducation a dépendu du niveau des revenus. Les échelles de valeurs ont été bâties au départ du genre de travail : manuel, de bureau, intellectuel. Des institutions sont nées, répondant aux besoins des diverses classes sociales et une contrainte sociale a couronné l'ensemble. Peu à peu se sont créés des milieux culturels assez étanches les uns aux autres, ayant chacun leurs valeurs, leurs vocabulaires, leurs motivations, leurs contraintes.

Sans doute existe-t-il des valeurs, des mots, des expressions culturelles universelles, parce qu'elles touchent au fond même de ce qui fait l'humain. L'amour maternel, même s'il s'exprime parfois différemment, est de cette nature. Il y a aussi certaines valeurs de type national (le bon sens et la « rouspétance » chez les belges, dit-on). Il est un fait cependant que la majorité de ces expressions sociales qui étaient d'ordre ethnique ou régional sont actuellement devenues de nature fonctionnelle.

Comme l'humanité est en perpétuelle évolution, même à l'intérieur de ces groupes sociaux, les valeurs, les mots, la culture évoluent. La classe ouvrière de 1850 ne s'exprimait pas de la même façon que celle de 1958. Tout clichage en ce domaine, surtout quand il est cristallisé en institution, est une erreur.

Abordons dans un dernier point la mise en parallèle de ce fait social avec les institutions religieuses et notamment la paroisse. La

2. Voir Fr. Houtart, *Aspects sociologiques du Catholicisme Américain*, Ed. Ouvrières, Paris, 1957.

3. J. Dumont, *Enquête sur la mentalité religieuse des ouvriers de la grosse industrie en Wallonie*, Compte rendu de la Semaine Sociale Wallonne, 1956.

paroisse dans la société rurale était une entité non seulement géographique, mais aussi socio-culturelle. C'est pourquoi on a pu dire que la dimension géographique de la vie sociale était à ce moment la seule existante. Actuellement elle répond à la dimension géographique, c'est-à-dire en principe au quartier ou au village. En fait, même dans ce domaine, l'évolution démographique des villes et des centres industriels ne lui a pas permis de jouer un rôle normal.

Par ailleurs il a fallu que la paroisse s'ouvre aux milieux fonctionnels. Ce n'était pas facile, mais cependant indispensable. C'est loin d'être réalisé. Cette ouverture est nécessaire pour deux raisons, d'abord parce que le centre même de la vie religieuse se trouve dans l'Eucharistie et que la vie sacramentelle est axée sur la paroisse et ensuite parce qu'une partie importante des paroisses rencontrent à l'intérieur de leurs limites des milieux socio-culturels différents.

La paroisse doit, par conséquent, à la fois servir de réceptacle et de base à l'apostolat fonctionnel et à la fois ouvrir ses propres structures et sa propre vie aux milieux socio-culturels qu'elle doit atteindre. C'est une dimension nouvelle pour la paroisse, dans la mesure où les milieux fonctionnels sont un fait social nouveau, mais pas dans la mesure où son action pastorale doit tenir compte de toute la réalité sociale.

En raison de circonstances historiques l'action pastorale de l'Eglise n'a pas pénétré dans le milieu ouvrier. Il ne fait pas de doute que les valeurs, les motivations et les expressions culturelles du monde ouvrier soient restées étrangères à cette action et par conséquent, jusqu'à un certain point, hermétiques à ce même milieu. Une enquête réalisée dernièrement dans toute l'agglomération lyonnaise révélait à quel point les niveaux de pratique religieuse étaient parallèles avec les niveaux socio-culturels. On pouvait au moins poser cette question : parlons-nous la même langue, nous exprimons-nous par les mêmes représentations, sommes-nous à la même longueur d'onde, vivons-nous dans le même contexte culturel que certaines couches de la population, ou bien nous exprimons-nous en termes, en gestes, en attitudes, en opinions, en motifs fort étrangers?

III. LA PAROISSE EST UN GROUPE SOCIAL

Etant un groupe social, elle suit par conséquent les lois des groupes sociaux. Pour qu'un groupe social ait quelque consistance, il faut que ses membres aient la conscience de faire partie du groupe en poursuivant un but commun et que son action se concrétise par une certaine institutionalisation.

Reprenons ces deux caractéristiques essentielles pour les appliquer à la paroisse. Et tout d'abord le sens d'appartenance chez les sujets et la perception du but. Ces deux éléments peuvent être jumelés, car

ils évoluent dans le même sens. Il y a évidemment des degrés dans le sens de l'appartenance au groupe. Les prêtres attachés à la paroisse ont normalement le sens le plus vif de cet attachement, puisque leur vie entière y est consacrée. Ils courent d'ailleurs le risque de considérer toute la réalité sous cet angle et d'attendre que les laïcs en fassent de même.

Viennent ensuite les laïcs responsables des organisations paroissiales. Ils consacrent tout leur temps libre à la paroisse. Cependant leur appartenance ne peut être totale, puisqu'ils ont encore d'autres liens : le groupe familial, le groupe de travail ou la profession individuelle. Leur sens d'appartenance peut cependant être très aigu, au point de consacrer à la paroisse toute activité dont ils disposent librement. Il en résulte souvent que ceux qui disposent du plus de temps auront aussi le plus facile à s'identifier avec la paroisse. Si certaines paroissiennes d'un âge relativement respectable et cependant très actives ont parfois un sens paroissial hypertrophié, au point de se substituer à tous les autres membres de la communauté, le curé y compris, c'est là le résultat d'une loi sociologique !

Après les responsables paroissiaux nous retrouvons les membres des organisations paroissiales : membres actifs s'entend. Eux aussi ont un sens aigu de l'appartenance à la paroisse. Ils diront facilement quand on leur demande où ils habitent : j'habite sur Saint-Adrien ou sur Saint-Servais.

Les catégories énumérées forment le « noyau » paroissial, à ce point conscient d'appartenir à la paroisse, que le groupe social paroissial est pour eux un groupe primaire, c'est-à-dire de relations personnelles et directes. Ils se définissent en termes paroissiaux.

Les liens qui existent avec les pratiquants venant régulièrement à la paroisse, sont déjà plus ténus. On dira bien qu'ils forment la communauté paroissiale, mais c'est une communauté déjà très lâche.

Les autres catholiques pratiquants, mais en relation peu étroite avec la paroisse, soit parce qu'ils vont à la messe chez les Pères, soit parce qu'ils ont une action chrétienne, peut-être très intense, mais sur un autre plan, n'ont avec la paroisse que des relations occasionnelles et qui n'ont plus rien à voir avec la constitution d'une communauté. Comme le dit le Père Fichter dans son livre : *Social Relations in the Urban Parish*, pour eux la paroisse est une « station-service pour besoins spirituels ⁴ ».

Nous pourrions encore distinguer parmi les pratiquants irréguliers et les non-pratiquants plusieurs catégories. Cela nous mènerait trop loin. Qu'il suffise de dire qu'en général ni leur sens d'appartenance, ni leur conscience d'un but poursuivi en commun ne sont très aigui-

4. Joseph Fichter, S. J., *Social Relations in the Urban Parish*, University of Chicago Press, 1956.

sés. Ils ne forment même plus un groupe social, ils constituent un simple « agglomérat », juridiquement rattaché à une institution d'ordre religieux.

Plus les liens entre ces différents groupes et entre les personnes constituant ces groupes sont étroits, plus aussi la cohésion sera grande. La cohésion est l'état de perfection d'un groupe. Elle n'existe jamais complètement, car elle se crée sans cesse. Nous dirions qu'elle se cherche sans cesse, ce qui est la condition même de la vie dans un groupe.

Tout de suite on aura remarqué les liens étroits entre ces considérations sur la paroisse et le paragraphe précédent consacré surtout aux milieux socio-culturels. En effet une cohésion existera plus facilement entre des personnes du même niveau socio-culturel. Il y a beaucoup de chances pour que le milieu qui se sente le plus à l'aise dans les expressions culturelles du catholicisme, c'est-à-dire toutes les formes extérieures et les expressions mentales de l'organisation religieuse, exerce une sorte de monopole sur le « noyau paroissial ». Il ne s'agit pas ici de mauvaise volonté ou d'exclusivisme, de quelque part que ce soit, mais simplement d'une loi du comportement social. Seule une charité vraie peut surpasser les comportements sociaux, qui n'ont rien de mécaniste ni d'inchangeable.

Inévitablement aussi, si un effort est entrepris pour introduire dans ce noyau homogène des personnes d'un autre milieu culturel ou social, certaines résistances se feront sentir et souvent ces personnes ne se trouveront pas à l'aise.

Si le clergé n'y prend garde, il finit par vivre, se mouvoir, penser, s'exprimer, toujours en fonction d'une sphère sociale bien déterminée. Le contact avec les autres couches sociales, même si des relations apparentes existent encore, est en fait coupé. On se côtoie, mais on ne parle plus la même langue. On se salue dans la rue, on se rencontre à l'occasion de grands événements, on partage certaines idées communes à l'ensemble de l'humanité ou faisant partie du patrimoine commun de la nation, mais on est d'une autre culture, d'un autre monde.

Voilà pourquoi la vie du groupe social que forme la paroisse dans notre société est en relation si étroite avec les milieux socio-culturels, eux-mêmes plongeant leurs racines dans les milieux fonctionnels.

Le deuxième élément nécessaire à la vie du groupe social, ce sont les institutions. Toute la différence entre une paroisse morte et une paroisse vivante consiste précisément dans ce degré d'institutionnalisation. En effet, si le Saint Sacrement est présent et si un prêtre célèbre la messe chaque matin, l'essentiel y est. La vie de la paroisse dépend de l'action liturgique, de la catéchisation, de l'animation des laïcs, etc.

Nous n'insisterons pas plus longuement sur cet aspect, d'ailleurs étroitement lié au précédent.

IV. L'ACTION PAROISSIALE EN CIVILISATION URBAINE

Le mot civilisation urbaine n'est pas compris dans un sens opposé au rural. Pratiquement tout le rural d'aujourd'hui participe à un genre de vie qui se rapproche de celui mis en valeur par les villes. C'est dans ce sens que nous parlons d'une civilisation urbaine.

Il n'est pas illégitime de se poser de sérieuses questions sur l'organisation de la pastorale d'aujourd'hui et tout spécialement dans nos centres urbains et industriels. Cet exposé n'est pas destiné à répondre à ces questions. L'état de la réflexion à ce sujet n'est pas encore suffisamment avancé pour qu'on ose s'y aventurer. Tout au plus oserions-nous donner quelques grandes lignes.

Il n'est plus possible de considérer la paroisse comme un îlot au milieu d'une ville. Elle forme une partie d'un tout, qui dépasse les limites territoriales et une partie qui au point de vue social n'est pas organique. Le découpage paroissial ne répond bien souvent à aucune réalité d'ordre social, pas même géographiquement parlant. L'unité de base dont il faut partir c'est la ville ou l'agglomération.

Par ailleurs il est également impossible d'ignorer la réalité fonctionnelle. Seule une fiction juridique peut réaliser ce tour de force.

Il faut finalement tenir compte d'un dernier élément, notamment le retour à la dimension géographique par les tendances urbanistiques actuelles (les faubourgs résidentiels : cités-jardins, quartiers, etc.), la facilité des moyens de transports et l'augmentation du temps des loisirs.

Devant cette triple réalité, à première vue contradictoire, que faut-il faire? A raisonner dans l'idéal, c'est-à-dire sans tenir compte des situations acquises, il faudrait probablement continuer à multiplier les lieux de culte. Ils ne doivent pas être trop grands, de façon à favoriser un esprit de groupe. Les enquêtes de pratique religieuse montrent combien les gens assistent à la messe non pas tellement dans leur paroisse que dans leur quartier. Autour de ces lieux de culte serait rassemblé ce qui est typiquement l'apostolat en fonction du quartier ou du voisinage, compte tenu des différenciations socio-culturelles, si elles existent.

Par ailleurs les unités de pastorale fonctionnelle devraient rester à un plan plus large et les prêtres, en charge d'un apostolat de quartier, seraient aussi chargés d'un apostolat de type fonctionnel bien déterminé. Cela suppose évidemment une division du travail toute différente, mais qu'il faudrait penser. Toute division du travail sur ce plan exigerait une dimension plus grande que la plupart des paroisses actuelles et plus petite que la plupart des doyennés. Ce serait le lieu de coordination de la pastorale du secteur urbain confié à l'équipe des prêtres.

Dans l'étude en cours du planning paroissial de la région bruxel-

loise, nous avons divisé cette région en plusieurs zones, elles-mêmes divisées en secteurs. Les zones urbaines sont de vastes espaces séparés par de grands obstacles naturels : la forêt, la vallée de la Senne et sa zone industrielle, ou artificiels : la densité de la bâtisse, le ring. Ils forment des ensembles suffisamment différents les uns des autres pour qu'on puisse les distinguer à l'intérieur de la ville.

Les secteurs sont des sous-divisions des zones. Ils ne forment pas des entités aussi définies que celles-ci, mais certaines caractéristiques d'ordre géographique, technique ou social les distinguent des secteurs voisins. En tout cas le secteur est une entité telle, qu'il n'y a pas moyen de résoudre une question en un point donné sans prendre en considération l'ensemble.

L'étude sociologique de l'agglomération entreprise en vue du planning a pour but d'arriver à déterminer plus certainement ces zones et secteurs, dans l'idée qu'un jour peut-être ils pourront former des entités de pastorale. La zone correspondrait assez bien à la dimension du doyenné et le secteur à celui de l'unité de pastorale fonctionnelle, bien que dans certains cas une zone ou un secteur pourraient contenir plus d'un doyenné ou plus d'une unité pastorale.

Restent ensuite les structures pastorales interparoissiales. Nous l'avons dit, la ville est l'unité. Une série d'activités doivent être coordonnées ou entreprises sur le plan urbain. La somme des paroisses ou des entités intermédiaires ne pourraient l'accomplir. C'est le rôle d'un secrétariat interparoissial et de tous les mouvements spécialisés.

Voilà une simple esquisse, volontairement sommaire et incomplète.

V. L'ACTION PAROISSIALE D'AUJOURD'HUI

Le bref aperçu du paragraphe précédent nous a projetés dans un avenir encore bien problématique. Or nous sommes confrontés avec le présent. Que faut-il faire ?

Il semble que nous puissions résumer en trois points l'action à entreprendre dès aujourd'hui sur le plan de la paroisse, avec en vue tout particulièrement le milieu ouvrier.

1. — *Prendre conscience de la réalité.*

Il n'y a pas de solution, tant que nous nous faisons illusion, soit sur le rôle de la paroisse dans la vie des paroissiens, soit sur la pénétration dans les divers milieux socio-culturels. Une sérieuse réflexion doit être engagée dans le sens décrit dans les premières parties de cet exposé. Appliquons-le chacun à notre paroisse. Il est certain que nous ferons des découvertes.

2. — *Entreprendre une action paroissiale sur le milieu socio-culturel ouvrier.*

D'abord il faut le connaître, tâcher de découvrir ses échelles de

valeur, ses motivations, sa culture. C'est un apprentissage que nous avons à subir. Cet apprentissage se fera par de nombreux contacts, par de nombreuses visites, pas seulement dans les quartiers, cela ne suffit pas, mais aussi dans les milieux fonctionnels. Il se fera surtout en laissant parler les ouvriers, en écoutant, en les réunissant pas tellement pour leur enseigner quelque chose, que pour apprendre d'eux ce qu'ils sont. C'est d'ailleurs la meilleure méthode pour les faire se découvrir eux-mêmes et les aider à se définir.

Si un aumônier d'Equipe Populaire désire véritablement répondre aux besoins spirituels du milieu, équiper des militants pour les tâches apostoliques qui les attendent, il doit passer par là. Sinon son action consistera à déposer un vernis spirituel sans qu'une pénétration véritable aie lieu. Combien n'ont-ils pas fait cette erreur, non par mauvaise volonté, mais par ignorance de la réalité sociale?

Toute l'action paroissiale devra être repensée en fonction de cette écoute. N'oublions pas que la rechristianisation de la classe ouvrière se fera le jour où les valeurs acceptées par le monde ouvrier seront des valeurs chrétiennes. Avant cela il n'y aura que des conversions individuelles. Pour que ce jour devienne une réalité il s'agit de transmettre le message chrétien en termes accessibles à ce monde culturel. Cela ne se fait pas en un jour. Ce n'est pas le résultat d'une seule personne, mais bien d'un ensemble innombrable de faits concrets et d'attitudes. Si chacun d'entre nous ne commence pas à les poser, nous resterons des marginaux à perpétuité par rapport au monde ouvrier.

3. — *Une action directe de type fonctionnel doit aussi exister.*

Il s'agit notamment des équipes d'entreprises. C'est indispensable pour avoir, à la source, les expressions les plus concrètes du milieu fonctionnel, sans parler de la nécessité absolue d'une action dans celui-ci et sur les institutions qui en sont l'émanation. Le danger d'un mouvement spécialisé qui aurait abandonné ce genre d'action, serait de devenir simplement un mouvement de quartier ou de paroisse, dans le sens strict du mot. Ce danger n'est pas illusoire.

Sans doute est-ce dans les paroisses qu'actuellement ce type d'apostolat fonctionnel peut se réaliser. Il faut cependant une entente entre les prêtres d'un secteur.

En résumé, si nous devons penser et préparer des formes nouvelles de pastorale, nous devons le faire en commençant maintenant dans les structures telles que nous les connaissons. C'est la paroisse qui offre ces possibilités et elles sont larges. La paroisse n'est pas dévaluée, au contraire. Elle possède des dimensions nouvelles, qui la remettent plus au centre de la vie. Seule une vision bien réaliste de ces dimensions permettra l'extension du règne de Dieu dans le milieu ouvrier, comme dans les autres d'ailleurs.